



TITLE:

Nerval, la résistance et le temps : à propos de L'Histoire de l'abbé de Bucquoy

AUTHOR(S):

TSUJIKAWA, Keiko

CITATION:

TSUJIKAWA, Keiko. Nerval, la résistance et le temps : à propos de L'Histoire de l'abbé de Bucquoy. 仏文研究 2006, 37: 57-68

ISSUE DATE:

2006-10-10

URL:

<https://doi.org/10.14989/137974>

RIGHT:

Nerval, la résistance et le temps : à propos de *L'Histoire de l'abbé de Bucquoy*

Keiko TSUJIKAWA

L'Histoire de l'abbé de Bucquoy est un récit biographique publié d'abord dans le journal *Le National* en 1850, sous le titre des *Faux Saulniers. Histoire de l'abbé de Bucquoy*, et ensuite inséré dans la série des portraits des *Illuminés* (1852)¹⁾. Dans ce récit portant sur un personnage évadé de la Bastille au XVIII^e siècle, les thèmes de l'oppression et de la révolte sont omniprésents. Les divers rapports entre le pouvoir et l'opposition sous le règne de Louis XIV, où vivait l'abbé de Bucquoy, reflètent la situation historique du moment de la rédaction, en 1850, situation amplement décrite dans *Les Faux Saulniers*²⁾. Sur ce point, plusieurs critiques ont souligné la spécificité de l'opposition nervalienne et l'avènement d'une « écriture oppositionnelle » dans *Les Faux Saulniers*³⁾. Nous voudrions pour notre part reprendre cette réflexion en partant d'un fait encore trop peu remarqué : Nerval tente de décrire, à l'arrière-plan de *L'Histoire de l'abbé de Bucquoy*, les révoltes des protestants des Camisards et des « Faux Saulniers », sans pourtant les conduire jusqu'à leur dénouement. Cet évitement du récit proprement historique nous semble doublement significatif : de certaines inhibitions de Nerval sans doute, mais aussi de sa conception très particulière de l'opposition qu'il associe moins à des coups d'éclat qu'à un travail souterrain. Nous verrons qu'il en résulte alors une autre mesure de l'histoire : non pas une chronologie d'événements, mais la perception d'une autre échelle du temps, beaucoup plus ample, où un même geste d'opposition perdure, sous diverses formes, à travers les siècles.

L'abandon du récit de la révolte des Camisards : un renoncement à l'opposition directe

Les Faux Saulniers décrivent comment l'auteur subit l'influence directe et indirecte de la situation politique et littéraire du moment. *L'Histoire de l'abbé de Bucquoy* est rédigée en effet après bien des péripéties, toutes racontées dans le récit préparatoire des *Faux Saulniers*. Le narrateur trouve à Francfort un livre sur un personnage, l'abbé de Bucquoy, qui s'est évadé de la Bastille sous

le règne de Louis XIV ; il se contente de le feuilleter dans l'espoir de le retrouver à Paris ; mais au retour à Paris, le voilà dans un double embarras : le livre est introuvable et la presse est réprimée suite à l'amendement Riancey qui a pour effet de dissuader la publication du « *feuilleton-roman* ⁴⁾ ». Cette situation oblige le narrateur à faire un long récit digressif sur la recherche du livre, en même temps qu'à changer, semble-t-il, le projet qu'il a conçu préalablement pour son travail historique.

Dans *Les Faux Saulniers*, le narrateur évoque son projet initial en le rapportant à la révolte des Camisards et des « Faux Saulniers » ; à propos du livre recherché, il explique :

« [...] Ce livre se rapporte à l'histoire spéciale de la Bastille : il donne des détails sur la révolte des Camisards, sur l'exil des protestants, sur cette célèbre ligue des Faux Saulniers de Lorraine, dont Mandrin se servit plus tard pour lever des troupes régulières qui furent capables de lutter contre des corps d'armée et de prendre d'assaut des villes telles que Beaune et Dijon ⁵⁾ !... »

On voit bien que Nerval imaginait un récit de révolte où se seraient mêlés l'abbé de Bucquoy, les « Faux Saulniers » et les restes des Camisards, protestants rebelles de la région des Cévennes. La liaison entre ces trois figures — surtout entre les faux saulniers et les Camisards — n'est fondée sur aucune source historique ; elle est à peine suggérée dans le livre source de Mme Dunoyer, que Nerval utilise pour écrire *L'Histoire de l'abbé de Bucquoy* ⁶⁾. C'est pour cette raison que les critiques nervaliens n'ont pas sérieusement posé cette question, se contentant souvent de mentionner, sans l'expliquer, l'erreur historique commise par Nerval.

L'évocation de la révolte protestante des Camisards relève pourtant d'une intention de Nerval ; et c'est pourquoi elle mérite une brève explication ⁷⁾. Il s'agit des insurrections populaires qui eurent lieu surtout entre 1702 et 1704 dans la région des Cévennes. Le peuple protestant se mobilisa contre la persécution de Louis XIV, intensifiée après la révocation de l'Édit de Nantes, afin de défendre la liberté de conscience. On note souvent l'audace des chefs camisards, comme Jean Cavalier, Roland ou l'abbé de La Bourlie, qui ont longtemps tenu en échec les troupes royales régulières, dirigées entre autres par Villars (tous ces noms sont évoqués dans *L'Histoire de l'abbé de Bucquoy*) ; ou encore on garde en mémoire le prophétisme de ce peuple protestant, et l'atrocité sanglante à la fois de la persécution et de la révolte. L'insurrection fut écrasée progressivement, laissant peu de traces à cause de la nature populaire et provinciale de la révolte.

L'histoire de cette insurrection est significative, d'autant plus que son appréciation a elle-même son histoire propre, qui change considérablement entre 1840 et 1850, — époque où Nerval évoque les Camisards (dans *Les Faux Saulniers* et dans *La Forêt Noire* ⁸⁾). Ce soulèvement populaire est certes rapporté par Saint-Simon dans ses *Mémoires* auxquels Nerval fait référence ⁹⁾ ; mais à part cela, il a été soit ignoré complètement, soit rejeté comme une barbarie fanatique (c'est le cas de Voltaire dans *Le Siècle de Louis XIV* ¹⁰⁾). Cette appréciation défavorable change progressivement du

fait de quelques études historiques et, surtout, de deux histoires romanesques sur les Camisards, publiées successivement par Eugène Sue (1839-1840) et Alexandre Dumas (1840)¹¹¹. Les historiens libéraux suivent les romanciers avec quelque retard, comme Michelet qui écrira en 1862 des pages sur les Camisards dans son *Histoire de France*¹²¹. Quand Nerval évoque les Camisards, il explore donc un champ que l'on commence seulement à redécouvrir, et dans lequel l'histoire et la légende sont encore intimement mêlées.

Nerval donne ainsi comme arrière-plan à la vie de l'abbé de Bucquoy les révoltes protestantes. Il fait notamment se rencontrer à deux reprises l'abbé et Roland, l'un des chefs les plus célèbres des Camisards. Dès l'ouverture du récit, il met en scène une discussion religieuse et politique entre les deux hommes, qui entraîne la première arrestation de l'abbé¹³¹. Et un peu plus tard il invente, à l'encontre de la vérité historique, l'anecdote de l'évasion de l'abbé de la prison de Soissons, grâce à l'aide de la troupe de Roland, et du complot manqué que fomentent ces deux personnages¹⁴¹. L'auteur ne développe cependant pas l'intrigue romanesque et romantique de la révolte cévenole, tout en maintenant ces brèves rencontres entre Roland et l'abbé.

Tout cela montre que l'histoire des Camisards a été d'abord envisagée par l'auteur, puis abandonnée à regret (« Quel beau roman cependant, écrit Nerval, on eût pu faire avec ces données¹⁵¹ ! »). L'amendement Riancey est sans doute la cause de ce renoncement, et le thème de l'opposition empêchée (celle des protestants, celle de l'abbé et celle de Nerval lui-même) relie entre elles les multiples digressions du récit. Quant à l'évocation des Camisards, elle fait sens par ce renoncement même, et c'est sur ce sens que nous voudrions nous interroger.

Les associations secrètes

La censure a cependant un effet positif. Elle permet, paradoxalement, de mettre en évidence la force véritable de l'opposition : celle-ci n'est pas dans les coups d'éclat de l'affrontement direct — comme celle des Camisards —, mais dans une force de résistance secrète et souterraine. Des Camisards aux faux saulniers, et des faux saulniers à Nerval, ce sont les « vaincus de l'histoire » qui témoignent de la continuité et de la force de leur association secrète.

L'évocation de l'association secrète est fortement liée à la situation politique du temps. Nerval avait une première fois témoigné de son intérêt pour les sociétés secrètes dans *Léo Burckart*, pièce de théâtre politique créée en 1839 en collaboration avec Alexandre Dumas. S'inspirant de l'assassinat de Kotzebue par Karl Sand, les auteurs représentent une scène de tribunal secret, dont le simulacre d'initiation débouche sur l'assassinat du traître et la condamnation à mort du ministre, Léo Burckart. Dans cette représentation romantique des sociétés secrètes, il s'agissait de provoquer un effet scénique particulièrement spectaculaire. C'est cet aspect-là qu'évoque le narrateur des *Faux*

Saulniers en racontant les ennuis qu'il a connus lors de la première représentation. Ironiquement, se rappelle-t-il, les « masques », indispensables pour garder le secret, étaient mal préparés ; ceux qui étaient enfin arrivés étaient des masques d'Arlequin, qui « ôtaient un peu de sérieux à la scène de la Saint-Vehmé¹⁶⁾ ».

En 1839, en 1850 ou en 1852 — l'année où *Léo Burckart* est republié dans *Lorely* —, Nerval témoigne d'un intérêt ravivé envers ces formes de résistance secrète, à ce moment historique de la veille du Second Empire. Il conserve certes une distance ironique et ambiguë face aux sociétés secrètes et aux abus qu'elles peuvent entraîner comme l'assassinat politique. Mais, à part *Les Faux Saulniers* et *Lorely*, qui évoquent tous deux *Léo Burckart*, *Cagliostro* (1849) traite plus frontalement cette question, et l'histoire d'Adoniram, écrite en 1850 et publiée dans *Voyage en Orient* (1851), s'inspire du mythe fondateur de la franc-maçonnerie. Cette curiosité est-elle ranimée par la figure de Louis-Napoléon, homme politique par excellence ambigu et lui-même conspirateur ? Ou la situation de « terreur », commune aux années 1850 en France, aux années 1810 en Allemagne et à la fin du règne de Louis XIV, suscite-t-elle une réflexion sur une forme secrète de résistance, au lieu de l'insurrection populaire ? On ne saurait négliger également la situation des années 1850, quand les restrictions et les interdictions successives de la presse et du club suscitaient un renouveau des « sociétés secrètes » qui faisaient de la propagande démocratique ou républicaine¹⁷⁾. Comment s'étonner que dans un contexte aussi chargé, Nerval relie l'anecdote de l'écrasement des Camisards et les associations secrètes des opposants à la tyrannie ?

Les liens, imaginés par Nerval, entre les Camisards et les faux saulniers, témoignent qu'une opposition perdure, même après les défaites consignées par l'histoire. Les deux chefs camisards, Jean Cavalier et Roland, incarnent à ses yeux deux forces d'opposition, dont l'une survit à la défaite :

Pendant que ce chef [Jean Cavalier], qui avait obtenu son pardon au prix du sang de ses frères, paraissait à Versailles comme un chef de tribus vaincues, Roland, aidé par les bandes de faux saulniers, mélangées comme on sait de protestants, de déserteurs et de paysans réduits à la misère, tentait de gagner le Nord pour s'y réfugier au besoin. En attendant, ses gens faisaient du faux saulnage, aidés en secret par la population et les soldats mal payés des troupes royales¹⁸⁾.

Tandis que Cavalier, personnage ambigu et soucieux surtout de sa carrière, accepte la fin de la guerre, faisant figure alors de « chef de tribus vaincues », Roland, selon Nerval, choisit de s'associer à une autre branche d'opposants, — celle des faux saulniers, plus persistante, insaisissable et capable d'absorber diverses manifestations de l'opposition aristocratique et du mécontentement populaire. La résistance à la gabelle a duré en effet tout au long de l'Ancien Régime, soutenue par la population de toutes les classes, malgré une répression sévère sous Louis XIV¹⁹⁾. Il ne s'agit donc pas de

l'insurrection d'un groupe clos — qui a son début et sa fin — mais, comme le souligne Nerval, d'une résistance tenace, dont le contour est difficile à délimiter, dans l'espace comme dans le temps. C'est ainsi que Nerval laisse ouvert le dénouement des révoltes cévenoles (quand il évoque l'écrasement que les protestants ont connu, il évite de parler de la mort de Roland : « L'histoire ne parle plus du capitaine Roland²⁰⁾ »). Il suggère ainsi une survie de la révolte qui perdure dans l'exil et se prolonge jusqu'au siècle suivant sous Mandrin, autre héros populaire et légendaire²¹⁾. Cette survivance et une ouverture sur l'avenir sont une façon de contester la défaite historique.

L'opposition ainsi renouvelée nécessite les pratiques du secret : le déguisement, le pseudonyme, le masque et la dissimulation. C'est dans ce contexte que l'abbé est soupçonné d'être « l'abbé de La Bourlie, se disant marquis de Guiscard²²⁾ », et que le rapport de la police l'appelle « le *prétendu* comte de Bucquoy²³⁾ ». Roland et ses troupes, selon Nerval, cachent leurs identités, se déguisant en « fausse patrouille », et utilisent même « des signes de reconnaissance », — motif qui renforce la nature secrète des résistances — procédés familiers aux acteurs des sociétés secrètes chez Nerval²⁴⁾. L'abbé de Bucquoy, homme de franchise, s'approprie aussi progressivement ces pratiques, dans la mesure où il renonce à la révolte frontale pour une révolte plus cachée : au début du récit, quand il se proposait de participer aux révoltes des faux saulniers, l'abbé de Bucquoy n'hésitait pas à dévoiler son identité et ses pensées²⁵⁾. Cette franchise, qui cause son arrestation, sera progressivement dissimulée après ses emprisonnements, surtout quand il préparera son évasion de la Bastille (ainsi, il feint d'être paralysé). Ces pratiques de la dissimulation, caractéristiques des époques de tyrannie répressive, entraînent le brouillage de l'identité entre le « vrai » et le « faux », et font de cette opposition une action invisible, latente et omniprésente²⁶⁾.

D'autres formes de résistance vont s'ajouter à l'arrière-plan de l'histoire, indirectement reliées entre elles. Quelques lieux, comme les hôtels du Marais ou le café Laurent dans l'île Saint-Louis, sont évoqués comme lieux de rendez-vous des opposants à la cour ; ces lieux sont décrits comme les asiles possibles de l'abbé de Bucquoy (détails ajoutés par Nerval). Les hôtels du Marais étaient, selon Nerval, « le dernier asile de l'opposition bourgeoise et parlementaire », où se rassemblaient les « beaux esprits du Marais qui fréquentaient l'hôtel de Ninon de Lenclos » et les « derniers débris de la Fronde²⁷⁾ ». À propos du café Laurent que fréquentent Fontenelle, Jean-Baptiste Rousseau, Lafare, Chaulieu, Nerval écrit :

Là se réunissaient les modernes *épicuriens* qui, sous le voile du scepticisme et de la gaieté, cachaient les débris d'une opposition sourde et patiente, comme Harmodius et Aristogiton cachaient leurs épées sous des roses²⁸⁾.

Tous les termes de Nerval — qui note avec humour que certaines formes plaisantes d'opposition peuvent même séduire la police²⁹⁾ — évoquent une sorte d'envers de l'histoire, où l'œuvre des

vaincus se transmet et se continue. Ce qui est surtout significatif, c'est que toutes ces oppositions, si diverses soient-elles, se constituent en réseaux complexes mais cohérents. Il existe pour Nerval une sorte d'association secrète dont les membres, unis dans un même esprit d'indépendance, augmentent en nombre avec le temps, au gré des hasards et des coïncidences de l'histoire.

Hormis ces lieux de réunion, certaines personnalités emblématiques assurent la liaison, comme ici Ninon de Lenclos. Il est significatif que Nerval mentionne à deux reprises la longévité de cette femme célèbre par son salon de libres-penseurs :

Il [l'abbé de Bucquoy] s'était rencontré déjà avec quelques-uns de ces beaux esprits du Marais qui fréquentaient l'hôtel de Ninon de Lenclos, alors âgée de près de quatre-vingts ans, et qui faisait encore des passions, en dépit des lettres de Mme de Sévigné³⁰⁾.

La plupart des habitués du café étaient encore les commensaux de cette belle Ninon, qui habitait rue des Tournelles et qui mourut à quatre-vingt-six ans, laissant une pension de deux mille livres au jeune Arouet, lequel lui avait été présenté par l'abbé de Châteauneuf, son dernier amoureux³¹⁾.

Cette femme illustre incarne la transition du XVII^e siècle au XVIII^e siècle, des aristocrates frondeurs aux philosophes des Lumières. D'un siècle à l'autre, elle assure la perpétuité, toujours renouvelée, du même esprit d'indépendance et d'opposition, et autour d'elle se rassemblent, comme une constellation, diverses figures d'opposants.

Mais c'est principalement l'abbé de Bucquoy qui, dans le texte nervalien, relie entre elles toutes les figures d'opposition. Il se lie, selon Nerval, avec les protestants des Cévennes, les « Faux Saulniers », les « modernes *épicuriens* » du Marais, les néo-frondeurs et, après son exil, avec « *cette France* dispersée à l'étranger par les persécutions de toutes sortes, et qui se composait de catholiques hardis aussi bien que de protestants³²⁾ ». L'originalité de Nerval réside dans cette insistance sur la continuité qui relie entre elles une multitude d'oppositions éparses.

Au risque de contredire la vérité historique, Nerval accorde une grande importance aux lieux de rassemblement qui lient des personnages sans rapports directs et avérés dans une relation d'affinités qui en fait comme une constellation. Les associations latentes et indirectes perpétuent un esprit d'opposition, et préparent ainsi « silencieusement l'avenir³³⁾ ».

La prison : une autre mesure du temps

La prison — centre à partir duquel se déploie *L'Histoire de l'abbé de Bucquoy* — est emblématique de cette opposition très particulière que cherche à affirmer Nerval contre l'histoire

moderne. L'importance du thème de la « prison romantique » est signalée par Victor Brombert³⁴⁾. Pour notre part, nous voulons considérer la prison non pas comme un espace, mais comme une expérience du temps.

La condition première des prisonniers est en effet qu'ils ont du temps. Cette condition, qui peut être tragique chez certains, est souvent favorable chez Nerval, pour qui la prison peut être, comme le montrent Victor Brombert et Michel Brix, une « prison heureuse ». Le temps, qui est le seul bien des prisonniers, permet à ceux-ci d'apprivoiser les animaux (araignées, rats, oiseaux), ou de communiquer entre eux. Voici par exemple comment Nerval présente, d'après le témoignage de l'époque, le système de communication élaboré par les détenus, qui n'a que l'inconvénient d'être « long » :

C'était un alphabet des plus simples qu'il avait créé, et qui consistait à frapper, avec un bâton de chaise, en comptant un coup pour *a*, deux pour *b*... ainsi de suite. Les voisins finissaient par comprendre et répondaient de la même manière, seulement c'était long. Voici comment, par exemple, on rendait le mot *Monsieur* :

M (13 coups), *o* (15), *n* (14), *s* (19), *i* (9), *e* (5), *u* (21), *r* (18)³⁵⁾.

De même les évasions, en raison du temps que leur préparation demande, sont encore le meilleur moyen en prison de vaincre l'ennui. L'abbé de Bucquoy ne s'évade pas pour lutter contre l'injustice ou la persécution ; au contraire, Nerval souligne combien il se dit satisfait de ses conditions de détention, qui le disposent à « prendre patience³⁶⁾ ». Si le prisonnier n'a plus de liberté de mouvement, au moins est-il encore maître de son temps. Le temps devient ainsi l'instrument de sa résistance. Car l'évasion est un travail lent qui demande une ténacité infatigable : préparer les outils, percer les murs, nouer les cordes, s'associer aux autres prisonniers, éliminer l'espion, et cacher tous ces travaux (certains motifs sont les mêmes qu'avec les associations secrètes). La réussite n'intervient qu'après plusieurs échecs qui, eux-mêmes, exigent un travail opiniâtre. La répétition, la monotonie et la lenteur s'imposent comme le rythme spécifique du récit, — le rythme temporel propre à la prison, foncièrement différent des autres mesures du temps historique qui ont cours à l'extérieur, comme la révolte ou l'insurrection.

La valeur du temps comme moteur secret de l'opposition dans un régime autoritaire se révèle encore mieux dans le récit mythique que Nerval a inséré dans son *Voyage en Orient* et qui rapporte l'histoire d'Adoniram confronté à la toute-puissance de Soliman. On y retrouve, — et ce n'est pas un hasard —, le motif de la percée, dans les murs ou les pierres, le motif aussi d'un autre temps qui agit souterrainement, comme l'envers de l'histoire apparente.

On peut d'abord rappeler que *l'Histoire de la reine du matin et de Soliman, prince des génies*,

qui s'inspire du mythe fondateur de la franc-maçonnerie, décrit aussi la confrontation d'un génie, Adoniram, avec un roi tout-puissant et vieillissant, Soliman. Adoniram, qui dirige une légion d'ouvriers construisant le temple du roi, est appelé le « roi des ouvriers³⁷¹ », expression qui n'est pas sans implications politiques sous la Deuxième République. Pourtant, Nerval ne fait pas d'Adoniram le chef des ouvriers rebelles contre le roi tyrannique. Ce sont au contraire les ouvriers qui trahissent et assassinent Adoniram dans un complot fomenté par le roi, personnage conspirateur. On trouve là encore l'absence de confrontation directe, la duplicité de l'autorité et l'ambiguïté des ouvriers ou du peuple. Quant à Adoniram, c'est dans le royaume souterrain de Tubal-Kaïn qu'il comprend son appartenance à la lignée des « fils du feu » vouée, certes, à l'échec terrestre, mais ne devant sa force secrète qu'à sa persévérance mystérieuse. Il meurt en donnant secrètement un enfant — son descendant — à Balkis, la reine de Saba, fiancée redoutée de Soliman.

Outre la mention de cette postérité cachée — qui ouvre un avenir à la franc-maçonnerie —, la dernière scène de la mort du roi est particulièrement significative. Le roi, qui désire maintenir son autorité même après la mort, ordonne à tous les êtres et à tous les génies de protéger son sommeil et d'empêcher la décomposition de son corps ; sauf à un seul, « un insecte, le plus infime de tous... il avait oublié le ciron » :

Le ciron s'avança mystérieux... invisible... Il s'attacha à l'un des piliers qui soutenaient le trône, et le rongea lentement, lentement, sans jamais s'arrêter. L'ouïe la plus subtile n'aurait pas entendu gratter cet atome, qui secouait derrière lui, chaque année, quelques grains d'une sciure menue.

Il travailla deux cent vingt-quatre ans... Puis tout à coup le pilier rongé fléchit sous le poids du trône, qui s'écroula avec un fracas énorme³⁸¹.

La toute-puissance, si redoutée, a des « limites bornées » et est impuissante à « accomplir l'INFINI ». Elle s'écroule sous la percée lente d'un ciron, « le plus infime de tous » et « négligé » par le roi. La durée temporelle, de plus de deux siècles, rend la puissance terrestre provisoire et même illusoire. Nerval passe d'une opposition à l'autre, modifiant vertigineusement la mesure temporelle. D'Adoniram au ciron, l'opposition, d'abord vouée à l'échec, révèle au long des siècles sa puissance souterraine.

De ce rapprochement des textes, on peut conclure que Nerval croit à une opposition aussi invisible et persistante que celle du ciron face au pouvoir de Soliman, ou celle de l'abbé de Bucquoy face au pouvoir de Louis XIV, — et celle de Nerval lui-même dans son travail d'écriture confronté au risque de la censure. Sous les régimes autoritaires et arbitraires, l'opposition immédiate de l'insurrection ou de la révolte est vouée à l'échec, mais il reste la résistance des associations secrètes qui ont pour elles une autre conscience du temps, la conscience d'une autre politique. Celle-ci n'est

pas un retrait mélancolique du « doux Gérard », comme on l'a dit souvent, mais elle témoigne de l'adhésion du poète à une opposition beaucoup plus profonde.

Ainsi, la force du temps comme principe de l'opposition nervalienne donne sa cohérence aux multiples digressions historiques tissées dans le récit des *Faux Saulniers*. En outre, si *L'Histoire de l'abbé de Bucquoy* est finalement insérée dans *Les Illuminés*, ce n'est pas que la figure de l'abbé soit particulièrement subversive en elle-même³⁹⁾, mais c'est qu'elle entre dans une lignée d'opposants qui révèle la force de résistance dans le temps. Le temps fait son œuvre sur une longue échelle, dont l'individu n'a pas conscience. Seule l'association à cette lignée, secrète ou même imaginaire, peut faire que les vaincus de l'histoire persistent et transcendent le temps historique. C'est par cette autre forme d'opposition qui s'inscrit dans « une chaîne non interrompue » (comme dans une vision hallucinante de l'histoire universelle d'*Aurélia*⁴⁰⁾), que l'abbé de Bucquoy peut être dit l'un des « Illuminés » et des « Précurseurs du socialisme ».

Notes

- 1) Notre édition de référence est la suivante : *Œuvres complètes*, éd. par Jean Guillaume et Claude Pichois, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1989, t. II, 1984, t. III, 1993 [abréviation : NPI]. Pour les citations de *L'Histoire de l'abbé de Bucquoy*, nous utiliserons la version de 1852, publiée dans *Les Illuminés*, NPI, t. II, p. 903-945 [abréviation : Bucquoy]. Pour les autres parties des *Faux Saulniers*, nous renvoyons aux *Faux Saulniers. Histoire de l'abbé de Bucquoy*, NPI, t. II, p. 3-169 [abréviation : FS]. Voir les notes de la Pléiade pour les variantes entre les deux textes.
- 2) Le feuilleton *Les Faux Saulniers* reflète directement la situation politique et sociale du moment de la parution, du 24 octobre au 22 décembre 1850. Humoristiquement et ironiquement, le narrateur évoque les lois qui répriment la presse, l'« état de terreur inexprimable » où la littérature se trouve, et surtout la crainte des abus de l'autorité dans tous domaines, politique, social ou littéraire. *Les Faux Saulniers* abondent en indications, directes ou indirectes, qui soulignent l'oppression sous Louis-Bonaparte et ses divers procédés.
- 3) Voir notamment Ross Chambers, *Mélancolie et opposition*, José Corti, 1987 ; Jean-Nicolas Illouz, « L'écriture et la Loi. Un récit désœuvré », *Nerval, Le « rêveur en prose », Imaginaire et écriture*, PUF, 1997, p. 30-47. Ross Chambers écrit à propos de l'opposition nervalienne : « L'opposition n'est pas un acte de résistance, si par là on entend le geste d'opposer la force à la force, la colère d'un Hugo à la répression, par exemple. Il s'agit d'une réaction aux forces aliénantes dont le geste est à la fois plus isolé, moins ouvertement politique, moins conscient de soi, aussi — et, souvent, plus rusé. L'opposition ne cherche pas à changer les conditions régnantes, à renverser un régime par exemple, mais à y créer des circonstances permettant d'y vivre, ou d'y survivre [...] ». (p. 99).
- 4) FS, p. 5. Voir la notice de la Pléiade sur la loi sur la presse.
- 5) FS, p. 7.
- 6) Dans le livre-source, *Événement des plus rares, ou l'histoire du Sr. abbé comte de Bucquoy [...]* [abréviation : Événement], Mme Dunoyer n'explique que la contiguïté momentanée de l'abbé avec les faux saulniers et le malentendu du prévôt qui le soupçonne d'être l'abbé de La Bourlie, autre nom du marquis de

Guiscard, qui s'est véritablement mêlé aux batailles des Cévennes (Bucquoy, p. 907). Nous lisons, par exemple, dans le livre de Mme Dunoyer : « Il [l'abbé de Bucquoy] s'étoit déjà fait beaucoup de protection, & il étoit sur le point de lever son Régiment, lors qu'étant auparavant allé faire un voyage en *Bourgogne* pour y réconcilier une Famille de considération, il fut arrêté dans ce Pais-là, sous prétexte d'y avoir voulu fomenter, de même qu'en *Champagne*, un soulèvement à la faveur de cinq ou six mille Fauxçonniers detachez des frontières de *Lorraine*, & qui repandus à droit & à gauche dans les deux Provinces que je viens de nommer, alloient à main armée vendre le sel quasi jusques aux portes de *Paris* » (Événement, p. 30-32 ; nous avons voulu garder la graphie originale).

« On publia d'abord qu'il étoit l'Abbé de la *Bourlie*, connu depuis sous le nom du Marquis de Guiscar, & par conséquent un perturbateur du repos public. Le Prevôt de Sens, que l'on manda sur le champ, détruisit cette opinion » (Événement, p. 40).

On peut noter aussi que Mme Dunoyer est elle-même exilée protestante en Hollande, et qu'elle mentionne souvent des protestants des Cévennes dans ses livres ; voir *Lettres historiques et galantes...*, nouvelle édition, Amsterdam, Pierre Brunel, 1732, t. I, p. 448-449 ; t. II, p. 165-177 ; t. V, p. 23-36.

- 7) Sur les Camisards, voir Philippe Joutard, *La Légende des Camisards, Une sensibilité au passé*, Gallimard, 1977.
- 8) Voir Joutard, *op. cit.*, et notamment le chapitre VI « De l'histoire au roman » (p. 163-183) et chapitre VII « La révolution historiographique » (p. 187-212). Nerval évoque des Camisards dans *Les Faux Saulniers* et dans *La Forêt Noire*, projet de scénario manuscrit et non daté, publié par Charles Monselet en 1866 (NPI, t. I, p. 725-731). Voir aussi Michel Brix et Eric Buffetaud, « Le scénario manuscrit de *La Forêt Noire* », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 4 octobre-décembre 2005, p. 879-889.
- 9) Saint-Simon décrit l'« affaire des Fanatiques » surtout entre 1703 et 1706 ; voir Saint-Simon, *Mémoires (1701-1707). Additions au Journal de Dangeau*, éd. par Yves Coirault, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1983, p. 314 ; p. 319-320 ; p. 419-420 ; p. 435 ; p. 459-460 ; p. 468-469 ; p. 515 ; p. 546 ; p. 748.
- 10) Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, in *Œuvres historiques*, éd. par René Pomeau, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, chapitre xxxvi « Du calvinisme au temps de Louis XIV » (p. 1041-1063). Voir aussi le texte intitulé « Du protestantisme et de la guerre des Cévennes », *op. cit.*, p.1275-1280.
- 11) Voir Eugène Sue, *Jean Cavalier ou les fanatiques des Cévennes*, parution en livraison mensuelle, *Revue de Paris*, de novembre 1839 à mars 1840 (l'ouvrage connaîtra dix-neuf éditions) ; Alexandre Dumas, *Les Crimes célèbres, Les Massacres du Midi*, Paris, 1840, p. 36-235 [édition récente : *Crimes célèbres*, texte établi par Robert Scrick, Phébus, 2002, tome II, p. 417-652]. En ce qui concerne les ouvrages d'historiens sur les Camisards, voir la bibliographie de l'ouvrage cité de Philippe Joutard.
- 12) Jules Michelet, *Histoire de France*, Librairie internationale A. Lacroix & C^e, 1877, t. XVI, Chapitre XII « Les Cévennes » (p. 187-206).
- 13) Bucquoy, p. 905-907. Cette discussion est sans doute inspirée du livre de Mme Dunoyer, qui pourtant ne précise pas quel est l'interlocuteur de l'abbé : « [...] il [l'abbé de Bucquoy] parla de la manière dont il se seroit conduit dans un cas pareil, & déclama ensuite contre les Impôts & autres choses de cette nature, par lesquelles on met les Peuples au désespoir. Cette conversation ne fut pas du goût d'un misérable Records de Village qui par hasard se trouvoit là, mais que l'Abbé ne voyoit pas » (Événement, p. 36-38).
- 14) Le livre de Mme Dunoyer ne contient pas l'anecdote de l'évasion de la prison de Soisson. Juste après cet anecdote, qui semble être de l'invention de Nerval, celui-ci écrit : « Voici encore ce que nous avons appris par d'autres récits du temps » (Bucquoy, p. 917). On n'a pu trouver la source d'emprunt ou d'inspiration de cet épisode.

- 15) FS, p. 138.
- 16) FS, p. 38.
- 17) Voir Maurice Agulhon, *1848 ou l'apprentissage de la République, 1848-1852*, « Nouvelle histoire de la France contemporaine » 8, postface de Philippe Boutry, Seuil, coll. « Points Histoire », 2002. La réunion aux clubs, qui a souvent pour but la propagande républicaine ou démocratique, fait l'objet de restrictions successives après les Journées de Juin. L'assemblée vote la première loi réglementant les clubs le 28 juillet 1848, et, le 19 juin 1849, une « nouvelle loi sur les clubs donne [...] le droit au gouvernement d'interdire tout club ou réunion publique » (p. 160). Mais c'est surtout après la loi restreignant le droit du suffrage, du 31 mai 1850, que la gauche est « rejetée vers la conspiration » (p. 169).
- 18) Bucquoy, p. 917. On note que Roland est un personnage moins connu et moins ambigu que Jean Cavalier, le héros du roman d'Eugène Sue. Tandis que Cavalier accepte la négociation de Villars pour arrêter le combat, et peut être considéré comme un traître, Roland est davantage connu par sa foi inébranlable.
- 19) Voir l'article « saunier » dans le *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle*. Malgré la répression sévère, depuis 1704, qui entraînait l'abolition des titres de la noblesse ou la peine de mort, selon la condition de qui s'y livrait, on voit l'« existence opiniâtre du faux saulnage durant tout l'ancien régime », due à « la haine publique contre l'administration de la gabelle ».
- 20) Bucquoy, p. 918.
- 21) Nerval mentionne à plusieurs reprises Mandrin (1724-1755), héros populaire et chef des faux saulniers au XVIII^e siècle (FS, p. 7, p. 119). Selon le *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle*, ce personnage légendaire est devenu l'objet de centaines de livres comme *La Mandrinade* (1755) et *Testament politique de Louis Mandrin* (1755).
- 22) Bucquoy, p. 907.
- 23) FS, p. 12.
- 24) Bucquoy, p. 916-917. Nerval décrit les signes de reconnaissance par exemple dans *Jacques Cazotte* (NPI, t. II, p. 1084-1085) et dans l'histoire d'Adoniram dans *Voyage en Orient*, NPI, t. II, p. 698-699, p. 765).
- 25) À la première scène de *L'Histoire de l'abbé de Bucquoy*, c'est en dévoilant son identité que l'abbé attire le soupçon (Bucquoy, 907). On peut également retrouver la même franchise chez la tante de l'abbé, la douairière de Bucquoy ; « — nous citerons plus loin le placet mémorable de cette dame, dont le ton fut tel qu'on pensa la mettre à la Bastille elle-même » (FS, p. 140) ; « Ce n'était plus, dit-on, la mode en France de parler si haut ni si naïvement... » (Bucquoy, p. 943).
- 26) Comme le suggère déjà le titre, *Les Faux Saulniers*, la confusion et la dissimulation entre le « vrai » et le « faux » est constante. « Les faux saulniers ne pouvaient pas être de vrais saulniers », écrit humoristiquement Nerval (FS, p. 119).
- 27) Bucquoy, p. 911.
- 28) Bucquoy, p. 912.
- 29) Bucquoy, p. 912.
- 30) Bucquoy, p. 911.
- 31) Bucquoy, p. 912.
- 32) Bucquoy, p. 943.
- 33) Le narrateur des *Faux Saulniers* évoque un autre lieu de l'association secrète des « Illuminés » : Ermenonville : « Quelques années avant la Révolution, le château d'Ermenonville était le rendez-vous des Illuminés qui préparaient silencieusement l'avenir » (FS, p. 100).
- 34) Voir Victor Brombert, « Nerval et le prestige du lieu clos », *La Prison romantique. Essai sur l'imaginaire*,

- José Corti, 1975, p.127-138. Voir aussi Michel Brix, «Nerval et le thème de la “prison heureuse” », *Nerval*, Actes du colloque de la Sorbonne du 15 novembre 1997, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1997, p.141-151.
- 35) Bucquoy, p. 928-929. Cette anecdote, souvent reproduite dans les récits des prisonniers, est empruntée à *L'Inquisition française ou l'Histoire de la Bastille* de Renneville. Voir Jacques Bony, *Le Dossier des « Faux Saulniers »*, p. 106-107.
- 36) Nerval fait répéter à l'abbé sa satisfaction de la vie dans la Bastille : « Mais on est très bien ici » (Bucquoy, p. 921) ; « il nous est impossible de nous plaindre beaucoup des rigueurs de cette prison d'État. [...] je me sens disposé à prendre patience » (p.923). Les évasions sont souvent entreprises par l'ennui, par le défi, par l'impatience ou comme un acte naturel pour des « hommes d'honneur » : « ennuyé du séjour de la prison, il eut l'idée de s'évader » (p. 908) ; « il [l'abbé] s'amusait à tresser des cordes avec la toile de ses draps et de ses serviettes » (p. 910) ; « Ne voyant pas son affaire prendre une meilleure tournure, il songeait même franchement à une évasion » (p. 930).
- 37) *Voyage en Orient*, NPL, t. II, p. 712.
- 38) *Ibid.*, p. 771.
- 39) Nerval voit bien sûr en lui « un des précurseurs de la première révolution française » (Bucquoy, p. 942), car l'« abbé de Bucquoy avait tracé déjà tout un plan de république applicable à la France, qui donnait les moyens de supprimer la monarchie ! » (p. 941) Mais il remarque en même temps son « esprit de conciliation » : « L'abbé de Bucquoy, par esprit de conciliation probablement, ajoute que la monarchie est de même parfois un remède violent contre les excès d'une république... » (p. 941-942).
- 40) *Aurélia*, [Première partie], ch. IV, NPL, t. III, p. 704.

* Nous remercions vivement Camille Barbasetti qui a relu notre texte et Jean-Nicolas Illouz pour ses nombreuses suggestions et sa relecture attentive.